

# LE PATRIOTE FRANÇAIS.

## JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, excepté le lundi et le lendemain des fêtes. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement Trois PIASTRES par mois.

MONTEVIDEO.

10 OCTOBRE 1850.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

AMÉRIQUE CENTRALE.

(Suite.)

Il avait été question de former une seule République des trois petits Etats de Nicaragua, Honduras et San-Salvador; mais ce projet fortement appuyé par le gouvernement de Guatemala, n'a pas aujourd'hui la moindre probabilité de succès.

Chacun de ces Etats a son ambition, ses vues particulières, encouragées et entretenues, peut-être, par des politiques rivales, étrangères. Chacun d'eux prétend s'attribuer exclusivement les bénéfices immenses que va procurer à ces contrées le transit du commerce européen, soit pour les côtes occidentales des deux Amériques, soit pour les archipels de l'Océanie et les côtes de la Chine.

Ainsi que nous l'avons démontré, la Nouvelle-Grenade se trouve par sa position géographique, appelée à recueillir la première les fruits de cette régénération qui commence dans l'Amérique Centrale. Quelques mois encore, et le contact vivifiant, qui déjà l'a galvanisée de Chagres à Panama, étendra son action sur toute la surface de son territoire.

Ce n'est pas là, néanmoins, à en juger par les apparences, que se poursuivent ou se préparent les incidents les plus considérables de la lutte que nous avons plus d'une fois signalée entre les deux grandes puissances commerciales de l'ancien et du nouveau monde.

Alors qu'il n'était encore question ni de l'Eldorado, ni de ces féeriques richesses, et que le nom de la Californie éveillait uniquement l'idée d'une contrée perdue dans le double nuage de l'éloignement et de la solitude, des indices faciles à saisir nous montraient l'isthme de Nicaragua comme le terrain où les Etats-Unis auraient à livrer un jour le dernier combat de leur prépondérance sur le continent américain.

Si quelque doute avait pu subsister à cet égard, la saisie du port de San-Juan par les Anglais au nom de la Mosquitie dans les premiers jours de 1848, serait venue le lever; la vieille influence britannique prenait évidemment position pour la bataille. Restait à savoir qu'elle serait l'heure, alors lointaine en apparence, où les deux branches de la race anglo-saxonne se trouveraient en présence, sur cette langue de terre; les merveilles californiennes se sont chargées de la déterminer, en la rapprochant.

Nous avons vu M. Squier, agent du cabinet de Washington arborer à son tour l'étendard de l'Union en face du drapeau britannique, par le traité (ratifié par le congrès) qui assure à des citoyens américains le privilège de construction d'un canal inter-

océanique; c'était le coup de riposte à la saisie du port et de la rivière de San Juan.

Bientôt après, le représentant des Etats-Unis, prenant l'offensive dans cette lutte diplomatique, obtenait la cession temporaire de l'île de Tigre, manœuvre éminemment habile, à laquelle M. Chatfield, l'agent anglais, ne sut opposer qu'une brutale prise de possession.

(Continuera.)

### QU'EST-CE QU'UN SOCIALISTE.

Telle est la question que nous avons souvent entendue faire à Montevideo, sans qu'on y ait pu répondre avec justesse... parce qu'on ne peut guère répondre de ce qu'on ne connaît pas. Pour les uns les socialistes sont des pillards, des brigands; pour les autres ce sont les prophètes d'un nouveau messie; pour d'autres encore ce sont des illuminés.

Nous croyons donc être agréable à nos lecteurs en leur donnant ici la solution à la question que nous avons rappelée en tête de cet article, et cette solution nous l'avons puisée dans un livre qui mériterait d'être répandu par tout l'univers; nous voulons parler du CONSEILLER DU PEUPLE de Lamartine. Le fondateur de la République s'exprime à ce sujet dans les termes suivants :

« On a beaucoup discuté depuis deux ans sur ce mot SOCIAL; les uns l'ont entendu d'une façon, les autres d'une autre façon; ceux-ci ont dit: « Cela signifie le perfectionnement graduel et continu des classes entre elles, des hommes entre eux dans le cadre de la société; » ceux-là ont dit cela signifie un bouleversement fondamental, un renversement violent et une reconstruction avec transformation entière des conditions de la société, gouvernement, propriétés, industries, religions, familles, tout, c'est-à-dire un sens dessus dessous du monde, un nouveau déluge universel d'idées ou rêves engloutissant la société pour la régénérer après s'il en reste ! »

« Puis est venu un troisième parti qui a dit : le mot SOCIAL seul est une folie; penser à profiter d'une révolution pour changer quoi que ce soit aux vices, aux abus, aux iniquités, aux duretés, aux imprévoyances, aux torts, aux imperfections de la société; c'est un attentat contre le passé, c'est un crime de lèse-majesté contre la tradition ! Tout est sacré dans la société, depuis les pieds jusqu'à la tête, et jusqu'à ses vices et ses misères, qui ont fait tant de fois éclater en elle ses révolutions.

« Eh bien ! voici mon avis : les premiers sont des sages, les seconds sont des fous de révolution, les troisièmes sont des fous de résistance....

« Toute révolution, quoi que vous disent les hommes d'immobilité éternelle, est plus ou moins sociale, puisqu'on appelle dans

la langue, SOCIAL ce qui touche à l'organisation ou au perfectionnement de la société.

« Nous n'avons condamné, écarté, mis ce mot à l'index pour un moment, que pour ne pas nous confondre, nous, « partisans du perfectionnement social, » avec les insensés et les démolisseurs, partisans et conjurés du bouleversement social....

« Le danger des dénominations comme celles de SOCIALISTES et d'ANTI-SOCIALISTES, c'est de devenir des drapeaux, et de ranger arbitrairement et fausement sous l'un et l'autre de ces drapeaux des hommes qui ont souvent des idées très conciliables, très raisonnables des deux côtés, des hommes qui s'entendraient très facilement et très aisément si leurs dénominations et leurs drapeaux ne les séparaient pas. Il faut déchirer ces drapeaux après la victoire, il faut rapprocher ceux qui peuvent honnêtement se rapprocher, parmi ces hommes qui se croient adversaires et qui ne sont que désunis par des malentendus; il faut « amnistier les idées; » il faut prendre à chacune de ces idées ce qu'elle a de praticable, de bon, de juste, de saint, et il faut l'appliquer sans demander à cette idée d'où elle vient, et si elle a été prise dans le bagage de l'ennemi; il faut que le socialiste honnête se fasse conservateur; et que le conservateur intelligent se fasse socialiste; dans la mesure du vrai, du juste et du possible. Voilà l'amnistie, voilà la paix, voilà le terrain commun :

» L'amélioration morale et matérielle du peuple.

« ..... Le mot « Socialiste » n'est pas ce qui devrait nous effrayer, mais c'est le sens qu'on lui donne en ce moment (avril 1849) qui fait justement peur et horreur à la société. Le mot « Socialiste » signifiait autrefois et devrait signifier toujours « un homme » qui cherche à améliorer et à perfectionner l'ordre social au bénéfice de tous ceux dont la société se compose. » De ce socialisme ainsi entendu, nous en sommes tous; car il n'y a pas un homme sensé, éclairé, bien intentionné pour ses semblables, qui ne pense sans cesse aux moyens de rendre leur situation sociale plus juste, plus aisée, plus heureuse, et qui ne considère les gouvernements comme les intrumens les plus puissants de ce perfectionnement. Une grande partie de ceux qu'on nomme socialistes n'ont sans doute jamais attaché d'autres sens à cette dénomination. Quand les sectes qui se sont emparées de ce nom seront éteintes ou qu'elles seront rentrées dans la communion des hommes civilisés, ce nom redeviendra ce qu'il était dans l'origine : la désignation des véritables philosophes politiques qui cherchent le possible par le bien et non l'impossible par le mal. »

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS. — Du 11 octobre 1850.

### LA FÉE DU CHATEAU.

II.

LE VESTIBULE.

(SUITE.)

— Excuse, mon vieux, je croyais frapper sur toi, dit l'homme en moustaches, et cela parce que je suis pressé d'entrer.... Où est le concierge ?

— Encore une fois, qui êtes-vous ?

— Le chasseur des messieurs Destournelles.

— Alors, le concierge, c'est moi.

— Bien, voici un ordre de mes maîtres qui t'enjoint de leur remettre les clefs du château, et ci-inclus l'acte de justice qui les met en possession du domaine de Montevideo, comme seuls héritiers du comte de ce nom.

Dubois regardait cet acte avec stupeur.

L'altercation du vieux concierge et du chasseur avait attiré plusieurs paysans qui se trouvaient aux environs; ils se pressaient contre le pauvre Dubois, et frémissaient comme lui à la pensée des maîtres que semblait révéler un tel valet.

« Dispose tous les comptes des fermiers, reprit le chasseur, rassemble les clefs et donne-moi le tout, que je vais porter à mes maîtres au bourg de Plangenet, où ils m'attendent..... Pendant ce temps-là, je boirai un pot de cidre dans cette salle de platane.

Dubois, accablé de tristesse, servait pourtant au domestique la boisson qu'il demandait, et rentra chez lui pour mettre les comptes en ordre.

Gauthier avait tout entendu. Un mot terrible avait fait évanouir toutes ses illusions, comme un coup de fusil met en fuite une volée d'hirondelles.

Il sentit qu'il fallait s'arracher subitement de ce lieu qu'une soirée, une nuit, avaient suffi pour lui faire tant aimer, pour que son départ ne fût pas plus douloureux encore.

Il courut prendre sa valise, qui n'avait pas été défaite, son bâton de voyage.... Pauvre enfant déshérité, la valise jetée sur l'épaule, le bâton à la main, comme il était la veille, il revint, comme la veille aussi, contempler la façade du château.... Mais c'était son dernier regard !

« Vieux manoir de mes pères, dit-il encore comme en arrivant, je venais me réfugier dans tes murs, mais tes murs n'ont point d'abri pour moi.... Ton aspect sombre ne m'a pas trompé, sous tes crenaux sourcilieux il n'y avait pas de joie, de douceur à attendre.... Quand je te saluais d'un sourire d'espérance, tu n'avais pour moi qu'un adieu !.... »

En donnant un dernier soupir à ses illusions évanouies, Gauthier posa la main sur sa poitrine....

Mais, là il sentit sous son habit une enveloppe de papier, qu'il se hâta de tirer.... Il brisa le cachet.... Il lut.... Soudain tout changea en lui ! son âme s'épanouit ! la chaleur d'une existence nouvelle circula dans ses veines !

Sans perdre une minute, il franchit les degrés du château, courut dans la salle basse, traça rapidement une copie du papier qu'il venait de trouver, et revint se placer sur le haut du perron.

En ce moment, Dubois descendait aussi de chez lui, d'un air sombre, apportant les clefs qui livraient la demeure nobiliaire aux deux héritiers.

Les autorités du village étaient restées dans la cour, s'entretenant de la nouvelle du jour, et le nombre des paysans attirés par la curiosité avait beaucoup augmenté.

Le chasseur, qui venait de finir son dernier verre de cidre sous la salle de verdure, s'avança, écartant brusquement les villageois, pour terminer avec le concierge-intendant l'affaire qui l'avait amené.

Mais Gauthier appela ce valet d'une voix forte, vibrante, qui attira l'attention de tout le monde.

« Vous allez rendre la réponse à vos maîtres, dit-il, mais il faut y faire un changement. Au lieu des clefs du château, vous leur remettrez ceci. C'est la copie d'un testament du feu comte qui m'institue, moi Gauthier de Montevideo, son unique héritier. En même temps, vous saluerez les MM. Destournelles de ma part, et vous leur direz que je les invite à venir chasser dans mes terres. »

Le domestique prit le papier, remonta à cheval, et s'éloigna à bride abattue.

Une acclamation de joie unanime se fit entendre dans la cour d'honneur. Les habitants de ces campagnes accueillaient avec enthousiasme leur nouveau maître, ce beau jeune homme, dont la physionomie digne, ouverte, souriante, denotait un beau caractère et une bonté charmante.

Gauthier n'entendait pas ces témoignages de satisfaction retentissant autour de lui. Les yeux fixés sur le balcon où il avait vu apparaître la fée, il songeait que la dame aérienne, dans ses pérégrinations continuelles au fond du vieux manoir, ayant sans



On a rapporté beaucoup d'articles violents des journaux dits rouges ou socialistes, et peut-être y a-t-il des personnes qui croient qu'il n'y a que dans ce parti des discours violents; elles se tromperaient fort, et l'extrait suivant, cité par le *Journal du Havre* du 6 juin, leur apprendra que les démagogues et les anarchistes se trouvent aussi bien dans le parti blanc que dans le parti rouge, tant il est vrai que la passion est aveugle et qu'elle n'appartient pas plus à un parti qu'à un autre : c'est un vice de l'humanité et non pas d'une simple fraction de l'humanité. Les honnêtes gens, les patriotes sincères blâment de semblables excès partout et dans tous les partis, parce qu'ils ne tendent qu'à déprécier ou à déshonorer ceux qu'ils prétendent soutenir et défendre.

Nous trouvons dans la *Mode*, journal légitimiste, l'article suivant, qui peut se passer de commentaires :

« La guerre civile est, de toutes les guerres, la plus raisonnable et la plus sainte... »

« La guerre civile doit apparaître comme la guerre sacrée... »

« Nous devons y pousser de tous nos faibles efforts... »

« La seule expression de la pensée qui croit à la vérité, est la force qui ne craint pas de donner la mort... »

« Oui, nous ne craignons pas de le dire tout haut, la guerre civile, cette guerre exécrable, comme l'appellent les raisonneurs sans portée, qui confondent l'effet avec la cause, est la plus magnifique guerre, le fait le plus adorablement providentiel. Il en coûte cruellement pour la faire, il en coûte cruellement en la faisant, qui le nie? Mais c'est la précisément sa beauté, sa MORALITÉ, que le stoïque et douloureux effort qu'elle exige. Le sacrifice en est plus grand, est-ce la grandeur se mesure à la largeur du sacrifice. Exécrable! la guerre civile! Ah! ne la croyez pas! »

« La guerre civile, ce prosélytisme et ce martyre à main armée, devra être envisagée sans fausse horreur et sans faiblesse, gardons nous bien de l'insulter! L'espèce d'horreur qu'on a pour elle est un sentiment de cœur enervé que nos pères ne connaissent pas. Les nations fortes, à convictions profondes, n'ont jamais rien ressenti de pareil à ce frisson qui nous glace et qui nous domine, quand il s'agit de répandre le sang de ceux-là, qu'on appelle des CONCITOYENS... »

« Quand l'ordre a été profondément troublé, IL NE SE RÉTABLIT PLUS QUE DANS LE SANG. »

## FRANCE.

### CHRONIQUE PARISIENNE

#### COURRIER DE PARIS.

Il y a deux ans, — c'était peu de temps après la révolution de Février, — le monde parisien, au milieu des secousses qui l'agitaient encore, fut légèrement ému par un de ces accidents particuliers dont les époques les plus calmes ne sont pas exemptes, et qui viennent de loin en loin jeter le trouble et l'incertitude dans les sociétés les plus recommandables.

Un jeune homme d'une famille honorable, répandu dans le meilleur monde, et marié depuis un an à peine avec

une femme charmante, petite-fille d'une des illustrations de l'empire M. X. (nous désignerons ainsi son nom très-connu), se trouvant dans une réunion, fort bien composée du reste, mais où l'on jouait gros jeu, se laissa entraîner à la séduction des cartes, et perdit, dans une orageuse partie de lansquenet, non-seulement l'argent qu'il avait sur lui, mais encore 20.000 fr. sur parole.

Le lendemain, ceux qui lui avaient gagné cette somme, et qui s'attendaient à la recevoir dans le délai de vingt-quatre heures, ainsi que le commande l'honneur du jeu pour les dettes contractées au tapis vert, furent passablement surpris de ne recevoir aucune nouvelle de M. X.

Le surlendemain, leur étonnement redoubla; — mais ce fut bien une autre surprise lorsque la vérité se dévoila tout entière. On apprit au bout de deux jours que M. X. ce jeune homme si aimable et si bien noté dans le monde, ce jeune mari si heureux d'avoir épousé la femme de son choix, avait disparu tout à coup, abandonnant ses dettes de jeu, sa femme et sa bonne renommée.

Il avait été victime d'une fatale ambition. Au lieu de se contenter de son honneur et de la confortable aisance que donnent 20.000 fr. de rente, il avait voulu conquérir l'opulence et s'entourer de toutes les splendeurs du luxe, pour arriver à ce but, il avait tenté les hasards de l'agiotage, et s'était complètement ruiné à ce jeu. La partie de lansquenet n'était qu'un accident de peu de valeur après des pertes énormes et accablantes. Il laissait un millier de louis en souffrance sur le tapis vert, et cinquante mille francs de déficit à la Bourse.

En face de ce désastre, incapable de supporter la misère et la honte, le malheureux avait cherché son salut dans la fuite. Après avoir écrit à sa femme un adieu désespéré, il était parti sans dire où il allait, et, depuis lors, dans cet espace de deux années, il n'avait pas donné une seule fois de ses nouvelles.

Personne ne savait ce qu'il était devenu; toutes les recherches faites pour découvrir sa retraite avaient été infructueuses. Le monde l'avait oublié. Son souvenir ne vivait plus que dans le cœur de l'épouse abandonnée.

Mme. X., qui s'était retirée dans sa famille, était allée le mois dernier occuper, avec ses parents, une maison de campagne située aux environs de Paris. Un matin, tandis qu'elle se promenait dans le jardin, songeant à l'absent, dont elle n'attendait plus le retour, elle voit une élégante calèche s'arrêter à la grille. Un jeune homme en descend et s'élance vers elle en prononçant son nom d'une voix pleine de tendre et joyeuse émotion.

C'était lui, c'était M. X., un peu brun, le teint bronzé par le soleil, mais ayant conservé, du reste, toutes les grâces de sa personne.

— Me voilà, dit-il, je viens pour réparer les torts que m'avaient condamnés à l'exil. Le sort m'a favorisé; je suis riche, immensément riche.

Et le revenant raconta ses aventures. En quittant fortivement Paris, il avait pris le chemin de fer du Harro et s'était embarqué sur un bâtiment qui partait pour la Californie. Sa force, son courage et son intelligence avaient prospéré sur cette terre peignée d'or, et en deux ans il

avait réalisé son rêve de fortune. Aujourd'hui M. X. a payé ses dettes, et il reprend son rang dans le monde, où son fastueux retour a produit une grande sensation.

Plusieurs autres exemples de ces rapides fortunes faites en Californie se sont manifestés depuis peu à Paris. Beaucoup de ces exemples restent ignorés, parce que les héros sont des gens obscurs et inconnus, qui, sans doute, se révéleront plus tard par les excentricités de leur luxe. Les anecdotes ne manquent pas sur ce chapitre, qui rappelle l'étrange époque du système de Law. — Une des plus piquantes de ces anecdotes avait dernièrement pour très-véridique historien, dans un des cercles les plus élégants de Paris, M. le baron A. de Saint G..., qui est lui-même un des hommes les plus distingués du sport parisien.

M. de Saint G..., qui a longtemps brillé dans les hautes régions de la mode, est obligé de réduire son train par suite de l'amoindrissement inattendu qu'ont subi tant de fortunes sous le coup de la révolution. Il a mis en vente son hôtel du faubourg Saint-Honoré, qu'il habite encore en attendant que l'affaire soit conclue.

Dernièrement, — nous analysons le récit de M. de Saint G..., qui, sous notre plume, perdra beaucoup de son charme et de sa vivacité d'expression, — dernièrement le baron était chez lui, et il déjeunait solitairement, tenant d'une main sa fourchette et de l'autre son journal, lorsqu'on lui annonça une visite.

Le nom du visiteur lui était inconnu; cependant il donna l'ordre de l'introduire. Un monsieur très bien mis se présente, et à son aspect le baron jette une exclamation de surprise.

— M. le baron, dit le visiteur, je viens au sujet de votre hôtel, qui est en vente et que j'ai l'intention d'acheter.

Ces paroles arrêtaient sur les lèvres de M. de Saint G..., l'apostrophe cavalière dont il allait saluer le personnage qu'il croyait reconnaître.

Il allait lui dire :

— Comment, c'est toi, drôle !

Mais il est impossible de traiter ainsi un homme qui se présente comme acquéreur d'un hôtel de six cent mille francs. Le baron pensa qu'il se trompait et qu'il était dupe d'une ressemblance.

Il avait eu pour valet de chambre un assez mauvais sujet qu'il mit à la porte il y a trois ans à peu près. Lorsqu'il régla son compte, le domestique congédié se permit quelques insolences, et comme M. de Saint G... est très-peu endurant et très-vif à la réplique, il prit le valet par les épaules et le lança dehors d'un coup de pied rudement appliqué au dessous des reins.

C'était pour le domestique ainsi chassé qu'il avait pris d'abord le visiteur venu pour l'acquisition de l'hôtel.

La ressemblance lui semblait tellement étranger, qu'il ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise à celui qui en était l'objet.

— Monsieur le baron, reprit le visiteur d'un air agréable, je suis infiniment flatté de voir que ma figure n'est pas sortie de votre mémoire.

— Quoi! vous seriez ?...

— Miché, votre ancien valet de chambre : Miché un peu changé, n'est-ce pas, sinon au physique, du moins

douté découvert le testament, l'avait ensuite placé sur son sein pendant son sommeil, et il lui adressait du fond de son âme, l'action de grâce la plus tendre, la plus ardente.

Cette journée fut remplie par l'entrée en possession de Gauthier de Montevau des droits, biens et titres de sa famille.

Mais un grave incident, qui eut lieu dans le cours de la soirée, acheva de signaler la singulière installation du jeune comte dans ses domaines.

La première pensée de Gauthier, en arrivant à la fortune, avait été de demander à main de Marguerite, qui était douée d'une figure ravissante, d'une grâce parfaite, qui lui avait montré, pendant sa maladie, une âme dévouée et généreuse, de Marguerite surtout qu'il aimait !

Gauthier, rejeton d'une grande famille, mais élevé loin d'elle, et n'ayant connu que la vie libre et riante de jeune homme, n'avait aucun préjugé aristocratique. La naissance de Marguerite lui semblait même une circonstance favorable dans sa position : il voulait avant tout se faire aimer et bénir des habitants du pays; jusque-là il n'était encore que leur maître, en épousant une jeune fille née sous leur clocher, il devenait leur frère, leur ami.

Ainsi, le soir, tout était en fête dans le château et dans le village de Montevau.

Le jeune seigneur, entouré des notables de l'endroit, était dans la salle basse du château, pour laquelle il devait avoir une prédilection particulière. Mais maintenant, dans cette enceinte, un beau jour d'automne faisait sentir son influence. Des rouges-gorges chantaient dans les touffes de verdure jetées aux cintres des croisées; un soleil tiède, limpide, pénétrait dans l'intérieur; les murs semblaient rajeunis; les décors, les tentures aux cou-

leurs effacées empruntaient la belle nuance d'or des rayons du soir; la profondeur voûtée était remplie par une foule heureuse et souriante.

Gauthier s'entretenait, dans une profonde embrasure d'une fenêtre, avec Dubois et Marguerite. Il avait aussi près de lui le maire, l'instituteur, le curé, et il rappelait à ces derniers leur conversation de la veille sur la fête du château, en leur assurant que maintenant il y croyait plus à lui seul qu'ils ne pouvaient le faire tous les trois ensemble.

« En vérité, ajouta-t-il, je ne sais qui je dois le plus aimer et bénir, de mon bon oncle qui m'a laissé tous ses biens, de la fée mystérieuse qui m'en a assuré la possession, ou de vous, mes amis... »

— Qui sommes prêts à vous donner le bonheur, n'est-ce pas ? acheva Dubois en mettant la main de Marguerite dans celle de Gauthier.

En ce moment, des jeunes gens du village entrèrent, apportant des bouquets, nœuds de grands flots de rubans, à leur nouveau maître.

Gauthier, après avoir gracieusement remercié, prit au hasard un des bouquets qui lui étaient présentés.

A peine il tenait dans sa main cette belle masse de roses des quatre saisons, de violettes et de résedas, qu'un point particulier attira ses regards. C'était une petite feuille... non de rose ou de violette, mais de papier... un billet roulé, qu'il prit et déploya à l'instant.

Il lut à haut voix ces mots :

« Je vous défends d'épouser Marguerite. »

« LA FÉE DU CHATEAU. »

Gauthier ne put en croire ses yeux. Il lut une seconde fois avec une stupefaction indicible... puis pâlit, et laissa tomber le papier.

Tout le monde demeura muet et immobile dans l'étonnement d'une telle déception.

Gaspard, qui se tenait depuis un moment sombre, boudeur, dans un angle obscur, fit un bond de joie et fut prêt à rendre toute son estime à la fée.

Mille mouvements impétueux se pressaient dans le sein de Gauthier, retiré en lui-même.

Il eut été possible sans doute de se soustraire à l'ordre émané d'une volonté mystérieuse et sans autorité reconnue; mais le jeune homme sentait que cette autorité s'était légitimée par ses bienfaits. Il pouvait aussi alléguer qu'il n'avait prêté serment d'obéissance à la fée qu'en rêve; mais il comprenait que ce serait là un vain subterfuge de sa confiance; car, si les dons qu'il avait reçus de ce bon génie prouvaient la réalité de son apparition, il ne pouvait la regarder comme un songe alors qu'il s'agissait de son propre engagement, du serment prêté sur l'honneur.

Ainsi, lorsqu'après un long silence, Dubois, dont l'anxiété semblait exprimer celle de tous les assistants, lui demanda ce qu'il comptait faire, il répondit d'une voix triste, mais ferme :

« Obéir. »

Un instant après tout le monde s'était retiré. Gauthier demeurait seul, la tête penchée et méditant sur les événements qui venaient de se multiplier pour lui; emu surtout, et presque épouvanté de la puissance que la fée avait prise sur son sort.

CLÉMENTINE ROBERT.

(La suite à demain.)



quant à la tenue, à la position sociale et à tout ce que s'en suit.

Et M. Michel, disant ces mots, se rengorgeait et souriait avec un parfait contentement de lui-même, tandis que le baron, lâchant son apostrophe, s'écriait :

— Comment, drôle, c'est toi !

— Pardon, monsieur le baron ; voilà une qualification...

— Mais, alors, interrompit le baron, puisque c'est toi, que signifie ce costume, cette visite ? Est-ce une plaisanterie ?

— Si vous voulez m'entendre, vous verriez que rien n'est plus sérieux.

— L'acquisition de mon hôtel ?

— Et de toutes ses dépendances.

— Voilà qui est curieux ! Mais parle, je t'écoute.

— Pendant le temps que j'ai passé auprès de vous, monsieur le baron, vous avez peut-être remarqué que je n'étais pas fait pour être domestique. La façon dont nous nous sommes traités, me fit prendre le métier en dégoût et je résolus de renoncer au service. J'avais réalisé d'assez jolies économies...

— Parbleu ! tu me volais assez pour cela.

— Mille pardons, monsieur le baron, mais j'en suis plus habitué au toi que vous prenez avec moi. Pour vous faire comprendre une susceptibilité bien légitime, je me hâte de vous dire qu'en sortant de chez vous je partis pour la Californie, et savez-vous ce que j'en rapporte monsieur le baron ?

— Comment, voulez-vous que je le sache, monsieur Michel ?

— J'ai déposé ce matin chez M. de Rothschild un capital de quinze cent mille francs.

— Diable ! il paraît que vos économies ont prospéré.

— Oui, monsieur, oui. C'est un si bon pays que cette Californie ! On n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'or à pleines mains. J'avais apporté une petite pacotille que je vendis à des prix incroyables ; puis j'achetai deux barques avec lesquelles je fis des transports de passagers et de marchandises sur le Sacramento. Chaque voyage me rapportait des sommes qui vous sembleraient fabuleuses. J'aurais gagné là autant de millions que j'en aurais voulu ; mais philosophe, je saisis bonner mes desirs, et quand j'ai eu pour quinze cent mille francs de lingots et de poudre d'or, je suis revenu. L'amour de la patrie me rappelait, et j'étais pressé de partir. Il me tardait de remplir mon rôle d'homme riche et d'homme comme il faut. J'avais étudié à votre école, et c'est vous que je me proposais pour modèle dans la vie.

(La suite à demain.)

#### M. VICTORE HUGO ET M. DE MONTALEMBERT.

L'Événement, on le sait, est le journal de M. Victor Hugo. Aussi n'a-t-il pas ménagé le dernier discours de M. de Montalembert ; voici dans quels termes, pleins d'une visible amertume, mais en même temps d'une pittoresque énergie, il apprécie l'improvisation du BURGEOIS.

« ... C'est Escobar qui a répliqué, M. de Montalembert est monté en chaire, et a commencé une de ces lentes et monotones homélies qu'il débitait les yeux baissés, comme quelqu'un qui n'a jamais osé regarder en face ni une idée, ni un homme !

Il a débuté par dire qu'il ne répondrait pas à M. Cavaignac, auquel il a reproché d'avoir abandonné trop tôt les généralités pour les détails, et qu'il allait reprendre la question où l'avaient laissée hier, MM. Cavaignac et Victor Hugo. Ici il a hasardé un regard furtif sur les bancs de l'Assemblée ; il a vu que M. Cavaignac était absent et il l'a injurié !

« Cet acte de courage accompli, ce brave homme, ce régent de toutes les libertés, cet insulteur de tous les absents, a quitté les hommes pour les idées, et a essayé de prouver que la Constitution n'est pas violée par le projet de loi.

« Tout d'abord, en orateur qui se sent pauvre de style, il s'est hâté d'en emprunter aux riches. Premièrement il a raconté la fable du berger qui dérange tant de fois ses voisins pour un loup chimérique, que personne ne vient plus quand un vrai loup croque ses moutons ; ce qui, à moins de n'avoir aucun sens, veut dire qu'on a dérangé tant de fois le peuple pour des violations prétendues, que M. de Montalembert, quand il voudra, croquera la Constitution sans que le peuple bouge.

« Secondement, M. de Montalembert a emprunté à Molière une citation des Femmes Savantes. Troisièmement, il a emprunté à la Mythologie l'épisode de Médée rajeunissant Eson, et il a demandé si la France voulait se rajeunir dans la chaude étreinte du socialisme. Car, à

en croire l'honorable sacristain, la loi n'attaque pas la Constitution, mais elle attaque le socialisme.

« Contre le socialisme, l'orateur n'a pas assez d'indignation, il parle d'entreprendre contre le socialisme, une expédition de Rome à l'intérieur. » Cela veut-il dire que M. de Montalembert se prépare à bombarder le socialisme ? Que les socialistes se rassurent ! dès qu'il s'agit de coups de fusil, M. de Montalembert n'en est plus.

« On l'a vu en 1848 ! Quelques jours avant la révolution, M. de Montalembert se drapait dans son surplis à la chambre des Pairs, il disait que c'était la lâcheté des gouvernements qui faisait la victoire des insurrections, il affirmait que la plus menaçante révolution disparaîtrait devant le premier homme de cœur qui oserait marcher à sa rencontre, puis, quand la révolution est apparue, où était M. de Montalembert ? Il s'était esquivé avec prudence, et il n'avait pas trouvé maladroit de laisser M. Victor Hugo, seul de toute la chambre des Pairs défendre l'Ordre contre la Révolution, comme il avait défendu le Progrès contre la Routine.

« La monarchie n'a pas même eu, à son dernier moment, un regard de cette homme qui avait juré si solennellement de la sauver. Il était déjà loin. Ce sonneur de cloches n'avait pas attendu l'enterrement !

— Les récriminations de M. de Montalembert de leur côté avaient été marquées par une malveillance non déguisée. On lit dans le *Moniteur* :

« M. DE MONTALEMBERT. — M. Victor Hugo me défie de justifier mes paroles, les paroles par lesquelles j'ai accusé d'avoir, tour à tour, chanté, flâté et renié toutes les causes. JE RELEVE CE DEFI. Il a d'abord chanté, pour ne pas dire flâté, la Restauration... »

« Aussitôt après la Révolution de juillet, comme pour racheter cette faute de jeunesse, il a chanté les obèques des héros de Juillet, et cela le lendemain de la chute du roi Charles X.

« M. VICTOR HUGO. — Je vous défie de citer les vers dont vous parlez, Monsieur de Montalembert !

« M. DE MONTALEMBERT. — Mais, je laisse la poésie... »

M. de Montalembert, mis au défi de citer les vers qu'il reprochait à M. Victor Hugo d'avoir écrit, en 1830, s'est bien gardé d'opter pour cette mise en demeure. Voici pourquoi. C'est que loin d'être un acte d'adulation envers le pouvoir qui venait de surgir des barricades de juillet, ces vers étaient un hommage respectueux et touchant à une grande infortune, c'est parce que cette citation aurait prouvé que si M. Victor Hugo a chanté la monarchie de Charles X, c'était après la chute du trône de la branche aînée. Qu'on en juge, voici ces vers.

Où laissez-moi pleurer sur cette race morte,

Que rapporte l'exil et que l'exil remporte !

Vent fatal qui trois fois déjà les enlève !

Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères,

Rends, drabeau de Fleurus, les honneurs militaires

A l'oriflamme qui s'en va !

Ja ne leur dirai point de mot qui les déchire.

Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de ma lyre !

Pas d'outrage au vicillard qui s'exile à pas lents !

C'est une pitié déparquer les ruines.

Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines

Que la main du malheur met sur des cheveux blancs,

D'ailleurs, infortuné, ma voix achève à peine

L'hymne de leurs douleurs dont s'allonge la chaîne.

L'exil et les tombeaux dans mes chants sont bénis

Et tandis que d'un règne on salue l'aurore,

Ma poésie en deuil ira longtemps encore

De Sainte-Hélène à Saint-Denis.

Mais que la légion reste, éternelle et fatale,

A ces nains, étrangers sur la terre natale,

Qui font régner les rois pour leur ambition ;

Et pétrifiant tout sous leur groupe immobile,

Tourmentent, accroupis, de leurs souffles débiles,

La cendre rouge encore des révolutions !

Nous nous apercevons, en transcrivant les derniers vers de cette citation que M. Victor Hugo n'a pas seulement chanté Charles X, mais qu'il a aussi prévu et chanté M. de Montalembert.

#### FAITS DIVERS.

LE DESASTRE DU LAC ERIC. — Le télégraphe n'avait malheureusement pas exagéré la catastrophe du steamer *Griffith*, le nombre des victimes est plutôt au dessus qu'au dessous des premiers rapports. Il paraît en effet que 325 personnes se trouvaient à bord et 40 à peine ont été sauvées.

Le feu fut découvert le 17 juin vers 3 heures du matin aux alentours de la cheminée, l'équipage s'efforça de l'éteindre, mais voyant bientôt l'inutilité de ces efforts, il poussa le cri terrible de sauto qui peut ! Le pont était littéralement couvert de passagers et l'on peut aisément se figurer la scène qui suivit. Dans leur empressement

à chercher le salut, ces malheureux se heurtèrent et précipitèrent dans le lac et s'entraînèrent pour ainsi dire l'un l'autre à la mort. On les a retirés, se tenant encore embrassés, par groupes de cinq et six. Le bâtiment, échoué à 600 mètres du rivage brisé jusqu'à la flottaison et coulé avec ceux qui, ne sachant pas nager, avaient voulu conserver une dernière chance en se cramponnant à l'épave.

On a retiré jusqu'ici 154 cadavres, dont 94 ont été enterrés pêle-mêle dans une tranchée ouverte à la hâte. Suivant le calcul du second, il en resterait encore 130 à retirer.

Le capitaine, qui a péri lui-même, avait acheté le navire quelques jours auparavant et faisait son premier voyage à bord.

On lit dans le *Civilisation*, de Toulouse, de lundi dernier :

« Hier, vers cinq heures après-midi, un grave accident est survenu sur la place Saint-Etienne au moment où la procession sortait de l'église. Un bœuf, venant on ne sait d'où, s'est précipité contre la procession, a renversé plusieurs personnes, a foulé le dais aux pieds et est entré dans l'église. Nous renoncions à décrire les malheurs et l'effroi que cet animal furieux y a causés. Heureusement que quelques soldats, qui se trouvaient dans l'intérieur de l'église, l'ont arrêté avec leurs bayonnettes, de façon à permettre à quelques citoyens de s'en rendre maître ; peu d'instants après, il tombait sous le couteau d'un boucher au milieu de la place Saint-Etienne. »

#### NOUVELLES DU SOIR.

Par le brig goélette anglaise « Elf », entré hier dans notre port, on a des nouvelles de Rio Grande du Sud jusqu'au 4 du courant.

Au départ de ce navire, un vapeur brésilien chargé de troupes entrait à Rio Grande.

Le journal « O Rio Grande » du 20 septembre a inséré une lettre datée du « Yaguaron » le 18, dans laquelle on annonce que tous les hommes du département de Cerro Largo, dans la bande orientale, avaient reçu ordre de se réunir, au chef-lieu, ou dans les environs ; que cet ordre s'étend à tous les hommes en état de porter les armes, qu'ils soient domiciliés ou non ; que chacun d'eux doit amener avec lui six de ses meilleurs chevaux pour marcher ou soit où ; qu'enfin celui qui refusera de se présenter sera considéré comme ennemi de la cause des blancs.

Une autre lettre citée par le « Correo de la Tarde » dit que le baron de Jacuhy, lieutenant colonel de la garde nationale, a été promu au grade de colonel de ligne, et mis à la tête du 5<sup>e</sup> régiment de cavalerie.

On lit dans le « Correo de la Tarde » :

« Depuis hier le bruit court généralement, d'après une lettre reçue de la campagne, que Don Ignacio Orbe (le frère du président légal) s'est retiré au centre du pays. On donne pour raison de cette manœuvre que la petite ville s'est déclarée parmi les soldats, ou je ne sais quelle autre maladie de commandant.

« Hier il est arrivé encore deux déserteurs du camp ennemi, appartenant au corps de Lavala. C'est aussi une maladie qui commence à s'étendre dans le camp des républicains.

« Une personne qui nous inspire toute confiance assure aujourd'hui, avoir reçu des nouvelles récentes du camp ennemi, qui annoncent que l'on y remarque depuis quelques jours une grande allée et venue de courriers de la campagne, dont on ignore l'objet ; mais que plusieurs personnes l'attribuent à l'apparition de la fièvre jaune et verte sur la frontière.

« La même personne attribue la retraite de D. Ignacio Orbe à une défection de 150 hommes d'un seul coup. »

#### PARTE COMERCIAL.

##### DESCARGA DE ULTRAMAR.—DIA 10.

J. M. Montero 88 sacs riz, 209 id farine de manioc.  
M. J. Rivas y Cpa 220 farine de manioc.  
Carlos Pastor 700 arachides sulf.  
Queirolo 4 bds stoefich, 615 chas aulx.  
Reissig 800 huiles.  
Puyo 2 bds café, 100 sacs riz, 72 id farine de manioc, 50 id huiles.

Scotty y Mazzini 54 planches, 2 sacs riz.  
Tomkinson 12 tonneaux charbon de terre.  
Albanell 33 planches lard, 8 bds viande de porc, 1 idem graine.

Massera 2 sacs noisettes, 18 pipes 3 demis id, et 1 quartetole vin, 9 bds-laines id, 15 futailles huile, 15 bds papier, 9 sacs riz, 42 bds papier à plinge, 138 c. salaisons assorties.

##### DESPECHO DE ADOUANA.—DIA 10.

Q. received 363 sacs 156 demis et 101 quarts farine, 6 sacs haricots.  
Coker 48 bds bière, 18 rouleaux cordages, 20 colis bouteilles vides, 5 c. marchandises, 1 échelle, 5 pipes.  
Onorio B. Saco 66 pipes vin, 10 id eau-de-vin.  
Martin Martnes 13 pipes et 18 demis id vin, 4 futailles huile.  
Tr. i sen 29 bds bière.



MARINE.



#### ENTREES.—DU 9 OCTOBRE

Rio Grande, le 4 courant, brig goélette anglaise « Elf », de 130 tonx, capitaine John Forbes, à Lafone, avec 307 av. c 307,550 langues sèches, 3 bds viande id, 100 tierçons herbe mate, 70 têtes bétail, 20 porcs.



## Avis Divers.

## Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveau TIR DE PISTOLET, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à toute heure du jour, un assortiment de Pistols des plus modernes et des meilleures fabriques. Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des plus agréables et de plus décentes, toutes sortes de vins, liqueurs, bière, etc.

## MONTRICHARD

Arrange les vieux chapeaux et blanchit, dans toute la perfection, les chapeaux de paille.

S'adresser, rue de Juncal, n° 46.

## AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vaillant frères, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants :

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "médecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relié.

"Le Médecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la médication de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in 32 relié.

"Le Pharmacien de soi-même," contenant plus de 750 recettes en formules d'une exécution facile, par les mêmes, 1 petit vol. in 32 relié.

## EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras n° 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

## EMIGRATION ET COLONISATION

## DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du-Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8°

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat Général de France, auteur du "Voyage à Buenos Ayres et à Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

PRIX : UN PATACON.

## Catalogue

DES LIVRES FRANÇAIS, RELIÉS, NOUVELLEMENT ARRIVÉS DE PARIS

EN VENTE A DES PRIX MODÉRÉS,

Rue de las Camaras. Nos. 41 et 43.

"Ambert" Esquisses historiques des différents corps de l'armée française, avec gravures in-folio demi rel. veau. 1 id.

"Perrot" Nouvel atlas du royaume de France, 2 id.

"Villeneuve" Métamorphoses d'Ovide, avec

144 gr. in-4° demi rel. chagr. 1 id.  
"Philippote aux " Le siècle de Napoleon. cartonne. 1 id.

## LITERATURE.

"De Girardin. De l'instruction publique en France. in-18 demi rel. maroq. 1 id.

"Delandine". des Ages héroïques, 1 id.

Id. de la Terreur, 1 id.

Id. de l'Empire, 1 id.

Id. de la Gaule, 1 id.

Id. Renaissance sociale 1 id.

Id. Conjurations 1 id.

Id. de la Restauration 1 id.

Id. du Consulat 1 id.

Id. du Christianisme sous la Tente 1 id.

## En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.

L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

## ENFEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

Hamard coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les élégants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.

## En vente.

LA

## CONSTITUTION

DE LA

## REPUBLIQUE FRANÇAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue de las Camaras n° 148.

## En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouy rue de Missions n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'excellente qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des saucissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

## Guill. me Darrouzain

Médecin français, membre de l'Institut Homœopathique de Paris, un des plus anciens homœopathes du Brésil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après midi; rue de Buenos Ayres, n. 182 au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc. etc.

Avis  
CHANGEMENT DE DOMICILE.

## Cochet,

Fabricant de billards,

Récemment arrive de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procèdes, marques, bleu, &c, &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention. Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il y a de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la Ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marché principal, près les arcades de la passive.

## CHARCUTERIE FRANÇAISE

ET

## Orientale.

Le sieur Hebert Cestin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chère et du bon goût, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats.

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

## SAUCISSONS D'ARLES ET DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M. Auguste Despouys, rue des Missions n. 128.

## LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible; cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE STE. ANNE 51 BIS.

## Avis.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

Imprimerie du Patriote. Rue de las Camaras N 148